



DURABILITE SOCIALE EN POLY-CULTURE-ELEVAGE ET EFFET DU COUPLAGE SUR LE TRAVAIL

Action : 1. Le couplage cultures et élevage, une force pour accroître l'autonomie des fermes en intrants et améliorer l'efficacité des processus de production

Tâche : 1.2. Approfondissement sur les combinaisons de leviers couplant cultures et élevage pour une PCE agro-écologique plus performante au plan économique et environnemental

Sous-tâche : 1.2.3. Enquête 2 : le travail en système de polyculture-élevage

Organisme chef de projet : Institut de l'Élevage

Contact : Mathilde Louis ; Sophie Chauvat ; Pierre Mischler

Type projet : stage

Année : 2018

Le projet RED SPYCE a pour but de contribuer à l'amélioration des performances des exploitations de polyculture-élevage (PCE) tout en répondant aux demandes des agriculteurs de pouvoir exercer leur métier dans de bonnes conditions. L'étude présentée ici vise à (1) caractériser la durabilité sociale des exploitations de PCE et (2) comprendre comment les éleveurs en polyculture-élevage vivent le couplage entre cultures et élevage d'un point de vue du travail. Des enquêtes qualitatives ont été menées dans 57 exploitations de bovins viande, bovins lait et ovins viande de 5 régions de France et ont été complétées par des focus groups. Les exploitations étudiées ont des liens forts avec leur territoire, les agriculteurs parviennent à dégager du temps privé (congés, week-ends ou temps libre dans la semaine) notamment grâce au remplacement. Néanmoins, l'évaluation de la durabilité sociale laisse aussi entrevoir des difficultés dont certaines, même si elles ne sont pas propres aux fermes de PCE, sont accrues par le nombre d'ateliers à gérer. Certains agriculteurs se plaignent du poids de l'astreinte et de la pénibilité des travaux sur l'élevage. D'autres font face à des charges de travail critiques souvent engendrées par une mauvaise adéquation main-d'œuvre/travail sur l'exploitation. Par ailleurs, les résultats indiquent qu'un couplage fort entre culture et élevage, synonyme de résilience économique et environnementale, n'impacte pas négativement le travail de l'éleveur. Au contraire, les fermes les plus couplées présentent, dans de nombreux cas, une intensité du travail moindre et une qualité de vie meilleure.

Méthode

Les questions posées aux agriculteurs lors des enquêtes qualitatives s'articulaient en 6 thèmes :

1. La main-d'œuvre
2. Aspects métiers
3. Calendrier travail
4. Qualité de vie
5. Préoccupations travail
6. Pratiques d'autonomie/ couplage

Les données ont été recueillies par les conseillers impliqués dans le projet et la stagiaire de l'Institut de l'Élevage puis regroupées dans un fichier Excel lors de leur dépouillement. Les données ont été analysées de manière statistique à l'aide d'un logiciel de traitement de données mais aussi de manière thématique, c'est-à-dire par la recherche de mots ou d'idées communes pour décrire l'homogénéité ou la diversité des réponses.

Résultats

Un niveau de formation initiale des exploitants élevé, associé à un niveau de couplage élevé

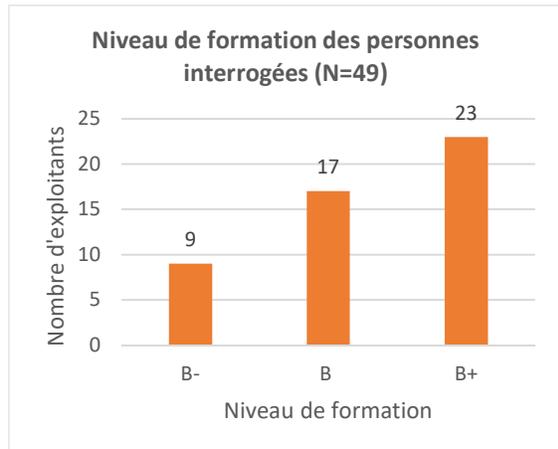


Figure 1 : Niveau de formation initiale des exploitants

82% des exploitants ont un niveau de formation équivalent au bac (B) ou supérieur (B+) (figure 1). Ils sont 47% à avoir fait des études supérieures (BTS, licence, école d'ingénieurs, etc.). D'après Sedillot (2016), en 2013, 44% des exploitants avaient un niveau équivalent au bac ou supérieur. Les éleveurs enquêtés ont donc un niveau de formation plus élevé que ce que l'on observe à l'échelle des exploitations françaises. Nous avons une majorité de fermes du réseau Inosys dans notre échantillon, cela peut favoriser la présence d'exploitants plus formés, particulièrement soucieux d'améliorer leur système et de faire évoluer leurs compétences.

Les exploitants avec une formation inférieure au bac (B-) ont plutôt des exploitations familiales avec des collectifs spécialisés, c'est-à-dire avec des travailleurs qui ne sont pas polyvalents sur les travaux de l'exploitation, et sans remplacement en interne. Les exploitants avec un niveau d'étude équivalent au bac ont plutôt des systèmes à dominante cultures et situés en Normandie. Ceux qui ont réalisé des études supérieures sont plutôt de jeunes exploitants (< 40 ans), qui ont eu un emploi non agricole avant de s'installer, qui ont beaucoup d'activités extérieures, en couplage fort, avec des collectifs de travail de taille importante (plus de 2,5 UMO) et en production bio.

Dans notre échantillon, les exploitants les plus formés favorisent les interactions cultures/élevage (production bio, couplage fort) et possèdent des expériences et compétences diverses (emploi non agricole avant l'installation et participation à de nombreuses activités extérieures à l'exploitation).

Des polyculteur-éleveurs insérés dans leur territoire

Les éleveurs interviewés font fréquemment appel à l'entreprise et sont intégrés dans des configurations collectives type Cuma ou entraide.



Figure 2 : Pourcentage d'exploitations ayant recours à la Cuma/copropriété, à l'entreprise, à l'entraide et au service de remplacement

Un grand nombre d'éleveurs (84%) a recours à la Cuma pour limiter les achats de matériel comme l'explique certains d'entre eux : « On aurait pas la Cuma, ça serait beaucoup plus dur. On aurait pas tout ce matériel », ou encore « Le travail avec la Cuma permet de limiter le matériel, donc son entretien, tout en ayant un matériel performant, répondant à nos besoins ». La littérature indique qu'en Occitanie, 50% des éleveurs et 47% des céréaliers recourent à la Cuma. Dans le Grand Est, comme en Hauts-de-France, 35% des exploitations y font appel (Monteil, 2018). On constate que les polyculteur-éleveurs de notre échantillon adhèrent beaucoup plus à des Cuma que l'ensemble des agriculteurs des régions d'Occitanie, du Grand Est et de Hauts-de-France.

L'**entreprise** est moins sollicitée par les exploitations BV et du Grand Est et l'est davantage par les exploitations de Normandie et celles avec une SAU/UMO totale faible. Les exploitations BV et du Grand Est n'ayant pas davantage recours à la Cuma qu'une autre région, on peut supposer que ces exploitations possèdent plus de matériel en propre. C'est le cas d'un éleveur BV qui explique : « *on a notre propre matériel et on intervient quand on veut pour les foins et les semis* ». Un autre éleveur du Grand Est explique qu'il n'y a pas de Cuma sur le secteur et qu'il ne se voit pas acheter du matériel en commun avec un voisin même si les relations sont bonnes parce que « *dans le coin les gens ont tendance à vouloir leur propre matériel* ».

Les exploitations herbagères ont moins recours à l'**entraide** et par extension les fermes en agriculture biologique, ainsi que les exploitations situées en Pays-de-la-Loire. Cela peut s'expliquer par la moindre charge de travail liée à l'herbe majoritairement pâturée et l'absence d'ensilage de maïs qui est un travail généralement réalisé à plusieurs agriculteurs. Deux éleveurs se sont exprimés sur le fait qu'il devient de plus en plus difficile de faire de l'entraide : « *Il y a de moins en moins d'agriculteurs et avec de l'élevage encore moins* », « *Avec la taille des structures d'aujourd'hui, c'est difficile de faire de l'entraide. Les gens n'ont plus le temps* ».

Ce sont plutôt les exploitations de Pays-de-la-Loire, en production BL, herbagères, qui ne bénéficient pas de remplacement en interne et qui ont des mises bas étalées qui font appel au **service de remplacement**. Ces observations au sein de l'échantillon correspondent à ce que l'on observe à plus grande échelle. En effet, en France, en 2009 et 2010, les éleveurs BL avaient le plus recours au service de remplacement et les Pays-de-la-Loire faisaient partie des régions avec le plus fort taux de remplacement (MORZIERES, 2014).

On voit que globalement les exploitations de PCE de notre échantillon font beaucoup appel à des appuis extérieurs en termes de main-d'œuvre et de matériel. Le service de remplacement est davantage utilisé en production BL. Le couplage ne ressort pas dans ces résultats.

Une majorité de producteurs et de chefs d'entreprise

Les agriculteurs ont dû choisir la définition du métier qui leur correspond le mieux parmi 4 définitions préétablies.

- Définition 1 : je cultive la terre, j'éleve des animaux, je me définis comme producteur, c'est quelque chose de spécifique
- Définition 2 : je suis chef d'entreprise/ entrepreneur avant tout (gestionnaire, prend ses décisions en fonction du marché, raisonnement des coûts de production, gestion de personnel)
- Définition 3 : je me définis comme exploitant rural ancré dans un territoire
- Définition 4 : je me définis comme jardinier du paysage, je m'intéresse aux problématiques environnementales

Beaucoup d'agriculteurs ont affirmé se reconnaître dans les 4 définitions lors de la réalisation des enquêtes mais ont été contraints de n'en choisir qu'une. Cela traduit que ce mode de production est bien pluriel dans la manière de le percevoir.

On a voulu savoir qui étaient les agriculteurs derrière ces définitions.

Les « **producteurs** » (n=18) sont plutôt des éleveurs BV, qui ne se font pas remplacer et qui ne prennent pas de week-ends ou de congés. Ce sont des petits collectifs de travail et qui se situent en Normandie.

Les « **chefs d'entreprise** » (n=14) sont plutôt des exploitants entre 40 et 55 ans, avec un nombre d'UGB/UMO élevé et une intensité des mises bas forte.

Les « **exploitants ruraux** » (n=9) sont plutôt des exploitations avec une productivité du travail faible, en bio, avec des éleveurs qui prennent peu de week-ends et qui ont plus de 55 ans.

Enfin les « **jardiniers du paysage** » (n=4) sont des exploitants qui prennent beaucoup de week-ends, en bio et avec un niveau d'études supérieur au bac (B+).

Des éléments comme la production en agriculture biologique ou l'âge de l'exploitant sont discriminants dans le choix de ces définitions. Les exploitations avec un couplage faible ou moyen ont davantage choisi les définitions 1 et 2 alors que celles avec un couplage fort se répartissent équitablement entre les 4 définitions.

Des polyculteur-éleveurs qui ont globalement recours au remplacement quel que soit le niveau de couplage

85% des agriculteurs enquêtés se font remplacer (figure 3). 39 agriculteurs se font remplacer en interne et 20 par quelqu'un d'extérieur à la ferme. 14 agriculteurs se font à la fois remplacer en interne et en externe.

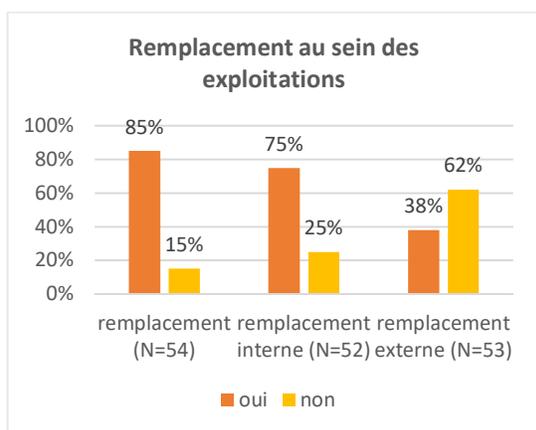


Figure 3 : Proportion d'exploitations qui ont recours au remplacement en général, au remplacement interne et au remplacement externe

Pour le remplacement en externe, on retrouve un peu les mêmes caractéristiques que pour le service de remplacement, c'est-à-dire davantage d'exploitations BL, en Pays-de-la-Loire et avec une SAU et UGB/UMO totale inférieure à la moyenne de l'échantillon.

La plupart des exploitations ont recours au remplacement et ce quel que soit le niveau de couplage. Les exploitants seuls arrivent à se faire remplacer pour la plupart d'entre eux (6/8).

Des groupes d'agriculteurs avec des conditions de vie et de travail différentes

A partir d'informations recueillies dans plusieurs questions, une typologie a été réalisée à partir de variables de qualité de vie et d'intensité du travail. Les variables mobilisées sont les suivantes :

- L'intensité du travail : faible, moyenne ou forte
- La prise de congés : oui ou non
- La prise de week-ends : oui ou non
- La prise de jours dans la semaine : pas très facile, facile, très facile
- La satisfaction de l'agriculteur sur son travail en général : faible, moyenne, élevée

Les exploitants qui ne se font remplacer, ni en interne ni en externe, ne prennent plutôt pas de week-ends et de congés et ont des petits collectifs de main-d'œuvre. Ils ont également davantage d'UGB/UMO totale que la moyenne de l'échantillon (79 UGB/UMO totale vs 56). Ces exploitations ne correspondent pas forcément à des formes individuelles mais plutôt à des collectifs où la main-d'œuvre est très spécialisée.

Ceux qui se font remplacer, en interne et/ou en externe, ont une SAU et UGB/UMO totale plus faibles que la moyenne de l'échantillon, prennent des week-ends et des congés et ont des collectifs de travail de taille plus importante (exploitations de 2,5 UMO ou plus).

3 groupes ont été identifiés :

Classe 1 : « satisfait avec du temps libre » (N=14)

Ce sont des exploitations qui ont une intensité du travail plutôt faible (11/14), qui prennent des congés (14/14), des week-ends (11/14) et très facilement des jours dans la semaine (13/14).

On observe tous les niveaux de couplage (3 faibles, 5 moyens, 6 forts) avec cependant une tendance vers davantage de couplages forts. Toutes les régions sont représentées excepté les Hauts-de-France. On remarque que ces exploitations sont plutôt à dominante herbagères (9/14). Ces exploitants se font tous remplacer ce qui peut être facilité par des petits troupeaux (7/14 ont moins de 88 UGB) et une faible intensité des mises bas¹ (8/14). 8/14 possèdent des SAU inférieures à 120 ha et les collectifs sont petits ou moyens pour 11/14 de ces exploitations.

Classe 2 : « satisfait avec du travail » (N = 24)

Ces exploitations se caractérisent par une intensité du travail plutôt moyenne (15/24), des prises de congés (24/24) et de week-end (18/24), des prises de jours dans la semaine facile (20/24) et une satisfaction élevée de l'agriculteur (11/24).

On observe dans cette classe tous les niveaux de couplage en répartition plutôt équilibrée (6 faibles, 11 moyens, 7 forts) et toutes les régions sont représentées. Ces exploitations sont pour la majorité à dominante cultures (18/24) et ont d'ailleurs une SAU importante pour 12/24 d'entre elles. En ce qui concerne les troupeaux, ce sont des exploitations avec un nombre d'UGB/UMO totale plutôt moyen (11/24) et des chargements faibles (12/24). Il y a beaucoup de main-d'œuvre dans 10 des exploitations de cette classe.

Classe 3 : « insatisfait avec peu de temps libre » (N= 19)

Ce dernier groupe présente une intensité du travail plutôt élevée (10/19), plutôt pas de prise de congés (14/19), ni de week-ends (17/19), une satisfaction plutôt faible de la part de l'éleveur (11/19) et une prise de jours dans la semaine qui n'est pas très facile (7/19).

Tous les niveaux de couplage sont représentés (8 faibles, 7 moyens, 4 forts), avec néanmoins davantage de fermes en couplage faible, et toutes les régions même si l'Occitanie est sous représentée (1/19) et la Normandie sur représentée (7/19).

Elles sont une majorité d'exploitations à dominante cultures (14/19). Le nombre d'UGB/UMO totale est élevé pour 11 de ces 19 exploitations et le chargement élevé pour 10 de ces 19 exploitations. 6 agriculteurs ne se font pas remplacer dans cette classe.

Pour conclure, les herbagers semblent avoir une charge de travail moindre, ou du moins qui les satisfait, alors que les agriculteurs avec des systèmes à dominante cultures semblent avoir plus de travail du fait d'une plus grande diversité culturale dans l'assolement de l'exploitation (classe 2) ou d'un nombre d'UGB/UMO totale plus élevé (classe 3).

Les agriculteurs avec des systèmes plus herbagers sont sensiblement plus satisfaits que ceux qui possèdent des systèmes à dominante cultures bien qu'on ait une majorité de polyculteur-éleveurs orientés cultures qui sont satisfaits de leur qualité de vie (62% vs 74% pour les systèmes plus herbagers).

On observe tout de même 38 agriculteurs (67%) dans les classes 1 et 2. De plus, un agriculteur peut se retrouver dans la classe 3 parce qu'il ne prend pas de congés et/ou de week-ends sans que cela ne le dérange.

¹ Intensité des mises bas = nombre de mises bas par mois

Le couplage est peu lié à ces résultats. Toutefois on observe davantage de fermes en couplage fort dans la classe « satisfait et du temps libre » et plus de fermes en couplage faible dans le groupe « insatisfaits et peu de temps libre ». Il semblerait que les systèmes avec un couplage cultures/élevage élevé soient des systèmes épanouissants pour les agriculteurs.

Conclusion

Les résultats présentés ci-dessus attestent que les polyculteur-éleveurs sont plutôt bien intégrés dans des réseaux professionnels (Cuma, ETA, entraide). Une majorité d'entre eux dispose de temps libre ce qui peut s'expliquer entre autres par un recours au remplacement élevé. D'autres résultats suggèrent que la PCE présente aussi des difficultés qui ne sont souvent pas spécifiques à la PCE mais qui se retrouvent amplifiées par la diversité animale et végétale de ces systèmes.

Le couplage est ressorti dans plusieurs résultats de l'analyse. En effet, on constate plus de fermes en couplage fort parmi les exploitants qui ont un niveau de formation élevé. Les fermes en couplage faible et moyen ont des visions de la PCE techniques et économiques alors que les fermes en couplage fort abordent des aspects multiples. On compte peu de fermes en couplage faible dans la classe « satisfait avec du temps libre » (3) ; plus dans la classe « satisfait avec du travail » (6) ; et encore davantage dans la classe « insatisfait avec peu de temps libre » (8). Néanmoins, son effet n'est pas toujours statistiquement prouvé, il s'agit plutôt d'une tendance qu'il serait intéressant de préciser. Un couplage fort n'impacte donc pas négativement le travail des polyculteur-éleveurs, au contraire, il pourrait potentiellement le faciliter.



Rédacteurs : Sophie Chauvat, Mathilde Louis, Pierre Mischler (Institut de l'Élevage)

Retrouvez plus d'infos sur le site internet du RMT SPyCE :

<http://idele.fr/reseaux-et-partenariats/rmt-systemes-de-polyculture-elevage.html>